## Essai d'interprétation

Il ne vaudrait pas la peine de s'attarder à analyser un texte déjà refusé et dépassé, si cette étude ne nous permettait de distinguer les courants d'opinion, les mentalités et les tendances qui s'affronteront à Puebla et qui déterminent l'évolution de l'Eglise latino-américaine.

Vieille de 450 ans et forte de plus de 300 millions de membres, cette Eglise gémit vraiment dans l'espérance de la libération du peuple. Certes, cette libération représente une tâche bien plus difficile, bien plus longue et compliquée que la simple analyse des positions en présence; l'analyse pourtant reste nécessaire, ne serait-ce que pour baliser la route, surtout quand le terrain est semé de méprises, de mirages, de menaces, de conflits d'intérêts...

En partant des réactions au DC, nous pouvons distinguer trois courants d'idées, trois attitudes, trois conceptions de l'Eglise auxquels correspondent autant de scénarios possibles pour l'avenir de l'Amérique latine.

### 1. La poursuite stérile de la sécurité perdue

On pourrait caractériser de la sorte la tendance, le groupe et le projet qui ont déterminé le ton du *Document de consultation*. Recherche stérile, disons-nous, non seulement à cause de l'opposition que cette attitude a engendrée au cours de la phase préparatoire à la conférence, mais surtout parce que si elle était adoptée à Puebla, cette attitude aurait de terribles conséquences pour l'avenir de l'Eglise en Amérique latine.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que si cette prudence à courte vue devait s'imposer, l'Eglise latino-américaine deviendrait bientôt une secte: tous les groupes engagés et conscientisés l'abandonneraient massivement. Nous aurions refait la même erreur que les catholiques européens du siècle dernier: cette route n'aboutit qu'à des églises vides.

Pour une bonne partie du clergé et de l'épiscopat, l'arrachement à l'ancienne situation de prestige et d'autorité ne va pas sans déchirements. Depuis plus d'un siècle, depuis l'accession à l'indépendance des anciennes colonies espagnoles et portugaises, le Vatican a eu recours au concordat pour régulariser les rapports entre l'Eglise et l'Etat. Dans la plupart des pays latino-américains, ces ententes ont permis au clergé de continuer de jouer un rôle déterminant dans l'éducation et par l'entremise des oeuvres de secours social. Elles favorisent peu, cependant, la remise en question des options et de la gestion des gouvernements en place. Les classes supérieures s'étaient habituées à voir l'Eglise officielle se ranger du côté de l'ordre et de la "paix sociale". Critiquer des gouvernants officiellement catholiques, n'aurait-ce pas été faire le jeu du "communisme"? L'enseignement reçu dans les séminaires, voire l'origine sociale de plusieurs évêques (frères et cousins des officiers supérieurs et des grands technocrates), tout cela continue d'inspirer la "prudence"... et de creuser le fossé entre une certaine église et la foi du peuple.

### 2. L'Eglise réduite au rôle d'avant-garde de la révolution

Dans un continent tiraillé par une injustice généralisée et par une légitime impatience de changement, il n'y a pas à s'étonner de ce que le mot "révolution" soit devenu le signe de ralliement de tous ceux qui refusent de se résigner. C'est dans ce contexte que naissent les figures mythiques, capables de regrouper des mouvements divers et des tendances encore diffuses: ces mythes éveillent les plus grandes espérances mais endorment aussi le bon sens, la mémoire et surtout le sens critique. Qui oublie son passé se condamne à en répéter les erreurs.

Dans cet enthousiasme collectif où l'ivresse le dispute à l'amnésie, on voit germer une pléthore de manifestes, de groupes, de mouvements, qui défendent un projet strictement opposé au précédent. Fascinés par le paradoxe et dans un sursaut d'adolescence attardée, ils multiplient les appels à la révolution: ils n'engendrent que des rébellions aussi frustrantes qu'éphémères et font le jeu de la répression en lui offrant sur un plateau les prétextes qu'elle cherchait. Leur irresponsabilité ne le cède qu'à leur naïveté. Amnésiques, ils oublient, ils font abstraction: au point même de négliger les morts qu'ils ont causées et qui devraient accabler une bonne conscience navrante.

On peut situer dans ce courant nombre de religieux et d'anciens religieux chez lesquels l'expérience immédiate de situations d'injustice a provoqué une conversion qu'ils n'en finissent plus de digérer. On y trouve aussi des prêtres à qui leur origine sociale donne soudain mauvaise conscience quand ils découvrent la pauvreté. A en juger par certaines critiques du DC, plusieurs personnes qui *prétendent* se réclamer de la théologie de la libération se situent plutôt dans cette ligne de pensée, qui aboutit à idolâtrer le marxisme.

### 3. Vers une synthèse dans l'esprit?

Condamner sous le nom de "troisième voie" une position différente de la sienne propre (la seule, par définition, qui soit juste) et distincte également de la position contraire (fausse, par déduction, puisque incompatible avec SA position), c'est limiter arbitrairement le champ de la vérité, rendre un bien mauvais service à l'intelligence; cela aboutit à canoniser solennellement les idéologies au mépris de l'humble et douloureuse **recherche** de la vérité accessible à l'esprit humain.

Quand on renonce à hypothéquer son intelligence et sa liberté, à s'affubler de l'étiquette "à la mode" sur le marché de l'opinion publique, on se donne la possibilité d'avancer réellement, d'élaborer une synthèse toujours plus vaste et en même temps plus proche de la réalité concrète.

On retrouve cette attitude d'ouverture à tous les niveaux de l'Eglise latino-américaine. C'est sans doute le travail le plus profond de l'Esprit en ces temps de crise et de confusion. C'est le vent qui souffle dans les communautés de base, c'est l'expérience que font les étudiants et les professionnels qui ont essayé de trouver le Seigneur chez les pauvres; c'est l'attitude de nombreux prêtres qui vivent vraiment en contact avec les problèmes du peuple; c'est aussi le souci de cohérence qu'on reconnaît dans les déclarations des nombreux pasteurs qui ont su rejeter le DC sans céder à la tentation grossière de la provocation.

## Conclusion

Suite au refus massif que l'Amérique latine a opposé au *Document de consultation*, le CELAM vient de publier un nouveau texte, le *Document de travail*. Produit de l'effort humain, cette rédaction amendée et complétée n'est pas parfaite: néanmoins, elle exprime de façon remarquable **la recherche d'une synthèse dans l'Esprit.** Cela signifie-t-il qu'on ait réussi à dépasser l'opposition cabrée des deux attitudes antagonistes? Le *Document de Travail* n'est pas encore le texte final de la Conférence. Puebla s'ouvre à l'action de l'Esprit, mais reste sujette à toutes nos déviations, à tous les malentendus, au jeu des passions humaines. Le mystère de la liberté de l'homme est aussi vieux que celui de l'amour de Dieu, ce sont les deux faces de l'unique processus de christification de l'univers.



# HUIT ANS A SANTIAGO

par **Céline Girard**

***Originaire du diocèse de Chicoutimi, Céline Girard a vécu au Chili les années décisives de la formation de l'Unité Populaire et celles du régime Pinochet. Elle a présenté ce témoignage au congrès de l'Entraide missionnaire, le 10 septembre dernier.***

J'ai vécu au Chili de 1968 à 1972 et de 1974 à 1978.

Deux périodes très différentes!

La première correspond à la fin du régime de la Démocratie Chrétienne, à la campagne électorale de 1970 – qui devait porter Allende au pouvoir – et à la première moitié du gouvernement de l'Unité Populaire. Pendant la deuxième période, c'est la Junte militaire qui dirige le pays.

L'époque du gouvernement Frey (Démocratie Chrétienne) a été caractérisée par la promotion du mouvement de participation: on a mis sur pied de nombreux organismes auxquels on invitait les gens à s'associer; grâce à cet effort, le niveau de vie s'améliorait. C'était là toutefois une oeuvre conçue par d'autres, non pas un mouvement né de la base. Avec l'accession au pouvoir de l'Unité Populaire, on devait assister à un sursaut d'initiative des classes pauvres: le peuple lui-même entreprenait de participer à l'aménagement de la nouvelle société. Evidemment, depuis que la Junte a pris le pouvoir, ce mouvement de participation est écrasé: on tue, on emprisonne, on expulse ceux qui avaient participé activement à l'effort de relèvement social avant le coup d'Etat de 1973. Les pauvres perdent les droits acquis pendant les années antérieures.

En d'autres termes, les premières années, je sentais combien les gens vivaient de plus en plus un espoir de libération. Avec l'Unité Populaire, on pouvait constater ce que cela signifiait pour le peuple que d'être associé pleinement à cet effort de libération: ses joies et ses peines, ses victoires et ses défaites, son immense bonne volonté, son manque d'expérience face à l'effort communautaire et aux obstacles qui se présentaient. A ce moment-là, je travaillais surtout avec les jeunes et les enfants: on les voulait libres, on leur laissait le choix de participer aux activités culturelles, sportives, politiques, religieuses, qui les intéressaient.

Au retour, contraste total! Cruauté, répression, retour en arrière, espérance soudainement éteinte. Le peuple est dispersé, plusieurs ont dû s'exiler. Durant cette période, j'ai surtout travaillé avec des mères de famille et des jeunes. La situation est radicalement différente, on voit combien les gens sont assujettis aux variations de structures politiques.

*Avant*, on notait un accroissement sensible de la fréquentation scolaire et le fait nouveau que les jeunes du secondaire pourraient espérer accéder à l'université. *Après*, par contre, on constate l'augmentation de la désertion scolaire; les étudiants ont beaucoup de difficulté à terminer leur cours secondaire. Simultanément la mendicité précoce et la prostitution augmentent. C'est comme si, tout à coup, dans l'espace de quelques mois, les parents étaient devenus irresponsables, incapables de garder leurs enfants à la maison et de les nourrir.

Vers les années '70, dans des secteurs que l'on avait toujours considérés comme marginaux et sans culture, surgissaient les groupes folkloriques et le théâtre populaire. On improvisait des scènes avec peu de décors, mais l'on y jouait avec tout son coeur et avec talent. Puis, tout à coup, vers les années '74-'75, les pauvres ne s'intéressent plus au théâtre. Le pauvre n'a plus le sens du beau, son manque de culture le rend incapable d'apprécier une oeuvre dramatique. D'ailleurs, il lui est difficile d'exprimer sur scène ce qu'il ressent: puisque, dans la vie de chaque jour, il lui faut passer son temps à surveiller ce qu'il dit.

La lutte change d'aspect suivant la situation économique dans laquelle on vit. Avant '74, on parlait volontiers de mines et de nationalisation, d'organisation du quartier, de coopératives, d'alimentation plus saine, de l'amélioration du service de santé; en somme, on lutte pour la cause du peuple. Après '74 les problèmes sont plus urgents et plus graves: où est-ce que tu vas trouver quelque chose à manger aujourd'hui? Qu'est-ce qu'il reste à la maison, que je pourrais vendre? Je n'ai plus de lait pour les enfants! On est venu nous couper l'eau aujourd'hui! Faut-il se demander pourquoi le nombre des suicides a augmenté dans le monde des travailleurs? Ce n'est pas parce qu'on est blasé...! Ces exemples m'ont convaincue que les structures socio-politiques influencent la vie d'un peuple et même la régissent.

### *S'organiser*

Heureusement que les pauvres sont capables de s'organiser et d'être une force! Grâce à l'expérience de la participation vécue dans la première période, il est possible de faire quelque chose: regroupement des voisins ou des familles du quartier, centre d'accueil pour les mères de famille, clubs sportifs, regroupement ecclésial et, à travers les partis, regroupement politique.

Après le coup d'Etat Militaire, durant un certain temps, c'est l'Eglise qui devient la seule force capable de regrouper ceux qui restent et de redonner un peu d'espérance. On voit surgir des cantines populaires; on met sur pied des ateliers pour les travailleurs en chômage. Sensible aux besoins du peuple, l'Eglise locale prend l'initiative d'organiser divers services: assistance juridique aux prisonniers, nombreuses cliniques, etc. Puis, peu à peu, on s'organise clandestinement en dehors des murs de l'église, à travers les syndicats, les partis politiques, les groupes de toutes sortes.

Evidemment, dans les conditions actuelles, participer à une organisation ouvrière signifie que tu risques ta vie! Mais les pauvres prennent ce risque de plus en plus. C'est ainsi qu'ont surgi une presse clandestine très efficace et tout un réseau d'information; une quinzaine d'organisations syndicales osent élever la voix pour défendre les ouvriers qu'elles représentent. Les tentatives de grève sont encore vite réprimées: 1,500 arrestations le 1er mai; le 20 mai, pourtant, commence une grève de la faim des familles des disparus. Donc, malgré la répression, les pauvres s'organisent ou tentent de s'organiser.

### *Prier*

Avant, nous partagions avec les pauvres du secteur la lecture de l'Evangile, qu'ils nous apprenaient à découvrir sous un angle nouveau. A cette époque, les textes qu'on préférait étaient tirés de l'Exode. On découvrait Moïse! On découvrait le sens du Peuple de Dieu en marche! Son histoire, celle de l'espérance et des craintes du peuple d'Israël. Chez les enfants comme chez les adultes réunis pour la catéchèse de première communion, on essayait d'abolir le mythe du fatalisme. On remplaçait le "Dieu te punit" par le "Dieu t'aime, te connaît par ton nom et t'appelle"! On substituait à la peur l'amour et la confiance.

Maintenant, avec les chrétiens on parle surtout de partage. La multiplication des pains est devenu le symbole des cantines populaires. On va même jusqu'à dire que dans la multiplication des pains, il y a deux miracles. Le premier, c'est le fait que quelqu'un prenne le risque que son pain soit redistribué à 1,000 personnes: c'est une folie, un gaspillage, car à la fin, les morceaux devraient être tellement petits que personne ne recevra rien! Le deuxième miracle, c'est que même en distribuant à 3,000 personnes ce qui n'appartenait qu'à cinq d'entre elles, on en ait assez pour tout le monde et même qu'il en reste. Dans les petits groupes, on aime aussi beaucoup relire les textes sur la vie des premiers chrétiens et sur les persécutions: "Ne vous préoccupez pas de ce que vous direz devant les tribunaux, l'Esprit Saint vous inspirera". On lit aussi le prophète Isaïe, les textes sur le jeûne que Dieu désire.

Qu'est-ce que j'ai appris au Chili?

D'abord, que ça n'a pas beaucoup de sens de se demander: c'est quoi, ça, un pauvre? A partir de combien de dollars, à partir de combien de misère, commence-t-on à être pauvre? L'expérience du Chili m'a fait comprendre qu'il y a des pauvres, *beaucoup* de pauvres et qu'il y a aussi des riches, *quelques* riches. Dans le quartier où j'habitais, quelques familles avaient un toit bien étanche, et même l'eau et l'électricité; d'autres voyaient les étoiles à travers le toit et n'avaient qu'un robinet pour trente familles. Pourtant, tous avaient les mêmes problèmes, les mêmes aspirations, ils s'engageaient dans le même groupe, ils formaient une collectivité. Tous étaient pauvres.

Ensuite, j'ai appris à écouter ces gens-là m'expliquer l'Evangile. Un jour, nous sommes arrivés sur ce texte de l'Ecriture où Jean-Baptiste affirme: "Il faut que je diminue pour que Lui grandisse." C'est un homme qui était réduit au chômage depuis un an qui nous a fait comprendre que cette phrase ne disait rien d'autre que "Tout ce que vous faites au plus petit, c'est à moi que vous le faites." Il faut que je diminue, expliquait-il, pour que le Christ croisse en mon frère.

J'ai vu les gens se reconnaître spontanément quand on parlait de "ceux qui ont faim et soif de justice". Nous autres, est-ce que nous avons vraiment faim et soif de justice?

# *De Bernard Shaw à la Sagouine*

par **Georges-Henri d'Auteuil**

Ce soir-là, nous étions bien une douzaine de spectateurs rassemblés au théâtre La Poudrière où Madame Jeanine Beaubien nous avait conviés à une pièce de George Bernard Shaw: **l'Homme du Destin.** Il est vrai que c'était le lendemain de la Fête du Travail quand tous, épuisés, ne pensent qu'à se reposer du long congé soi-disant de repos. Calmé le tumulte de la Terre des Hommes, nous avions l'impression de nous trouver au bout du monde enveloppés dans la luxuriante frondaison, que la nuit rendait encore plus mystérieuse, de l'Ile Sainte-Hélène, à la recherche de l'homme du destin, Napoléon. En effet c'est de lui qu'il s'agit dans l'oeuvre de Bernard Shaw.

A vrai dire, Napoléon n'est pas encore le résident de l'Ile Sainte-Hélène, la vraie, perdue dans le Pacifique. Au contraire, jeune général de la République Française, il vient de remporter une brillante victoire, au pont de Lodi, sur les Autrichiens. Dans La Poudrière, joliment transformés par le décorateur Denis Rousseau en auberge du Nord de l'Italie, il attend, fiévreux, la venue d'un Lieutenant qui tarde à lui apporter de précieuses dépêches et lettres. Tout en essayant de calmer son irritation, l'aubergiste lui apprend la présence d'une jeune femme "dans la trentaine", qui aura un certain rôle à jouer dans l'affaire des dépêches.

Et ce sera, pendant une heure et demie, le déroulement d'une comédie qui permet au bavard Bernard Shaw de s'en donner à coeur joie. D'abord, Napoléon enguirlande — comme il savait bien le faire — son Lieutenant enfin arrivé, à pied et fourbu, qui prétend s'être fait voler son cheval et ses dépêches et rouler par un beau jeune homme à qui il avait fait confiance et qui, de fait, n'est autre que la dame actuellement dans l'auberge. Quand elle s'amène, resplendissante, et que le furieux Lieutenant veut la percer de son sabre, elle se met sous la protection de Napoléon qui empêche, bien sûr, le pire.

Commence alors, entre Napoléon et la Dame, le jeu subtil et amusant du chat et de la souris. Et le chat n'est pas toujours Napoléon. L'enjeu est une lettre, ambiguë, compromettante, en possession de la Dame, qui intrigue Napoléon. Elle change de main trois fois avant d'être brûlée à la flamme d'une chandelle. Intrigue simple et assez banale, étoffée pourtant de discussions sur la peur, le courage, l'ambition, la gloire, l'égoïsme, pour se terminer par un monologue de Shaw, transposé dans la bouche du "Corse aux cheveux plats", contre l'Angleterre. Douce revanche de l'Irlandais Shaw sur la "perfide Albion". Pièce donc qui est plutôt prétexte à dissertations sur *l'Homme du Destin*. Napoléon.

Pièce donc aussi qui nécessite une mise en scène habile et une interprétation intelligente. Jean Salvy a réussi à donner du mouvement et de la variété à l'action. Claude Gai a été un savoureux aubergiste et Jean-Pierre Bergeron un Lieutenant fantasque et exubérant amusant. Le Napoléon de Ghyslain Tremblay a eu de bons moments, malgré la difficulté du rôle qui appelle souvent de brusques accès de colère. Rita Lafontaine a joué avec beaucoup de finesse et de variété son personnage de la Dame. C'était très agréable de la voir et de l'entendre vivre son personnage devant nous. Trop peu de spectateurs ont pu le constater, malheureusement.



## Aux Hirondelles

La visite d'une clinique psychiatrique, ce n'est pas ordinairement, des plus rigolo. Le contact avec la déchéance mentale d'un être humain, le sombre accablement des dépressifs, l'affolant déséquilibre des surexcités ont de quoi donner le cafard. On ne se sent pas du tout le goût de s'amuser des excentricités de ces pauvres malades qui nous font au contraire pitié. Les vraies souffrances, les vraies douleurs ne sont pas drôles.

A moins, peut-être, qu'on soit au théâtre où tout est jeu, affabulation, où des hommes et des femmes représentent des personnages imaginaires ou historiques qui leur sont tout à fait étrangers. Ils miment des sentiments, expriment des passions qu'ils n'éprouvent pas mais qu'indiquent les textes qu'ils ont appris par coeur. Et il ne faut pas s'en faire, les meilleurs comédiens (c'est ainsi qu'on les appelle) sont ceux qui peuvent incarner, avec la plus grande perfection possible, tous les genres de personnages, comiques ou tragiques. Rares, ce sont des as.

Un romancier et dramaturge anglo-canadien, W.O. Mitchell, a voulu relever cette gageure paradoxale: rendre comique une situation triste, avec sa pièce *Back to Beulah*. C'est une traduction française, *Aux Hirondelles*, adaptée et mise en scène par Albert Millaire, que la Compagnie Jean-Duceppe représente sur le plateau du Port-Royal.

En fait, l'action se passe dans une maison d'accueil où logent trois femmes malades, hier pensionnaires de l'institut psychiatrique Aux Hirondelles, avec une jeune femme, idéaliste et naïve, le Dr Margot Demers, à qui répugne l'étouffante atmosphère des milieux hospitaliers. Contre la réclusion, elle prône une certaine liberté: possibilité de vaquer à des activités diverses, tout de même contrôlées et assujetties à un minimum de soins médicaux. Tout semble bien beau, jusqu'au jour où tout craque. Nos trois malades décident de se "libérer" et se défoulent sur leur psychiatre.

D'abord, on la séquestre, on l'attache, on la bâillonne, on empêche tout contact avec l'extérieur, on lui fait prendre de force des pilules de malades, on lui fait passer des tests d'équilibre mental. Elle est le jouet des malades qu'elle voulait libérer. Ce pourrait être tragique. Mais l'auteur veut simplement satiriser les traitements psychiatriques, sans plus. Et toute cette agitation un peu histérique des trois malades prend des allures assez bon enfant de gamineries d'élèves qui s'amuseraient à singer les manies et travers de leur maîtresse. Et c'est la réaction de l'auditoire qui s'amuse sans arrière pensée, peut-être avec un petit goût sadique de revanche pour avoir passé sous la coupe, déjà, des psychiatres.

Dans un décor ingénieux de Raymond Corriveau, Albert Millaire fait évoluer ses personnages avec une aisance très décontractée. Ils se sentent comme chez eux dans la maison. Donc, jeu naturel. Des trois malades, Henriette, Béatrice et Agnès, Henriette est le personnage le plus important. C'est elle qui mène le jeu. Hélène Loiselle, qui n'en est plus à ses premières armes, s'en charge avec un aplomb, une autorité, de grande classe. Au point que les autres personnages en sont un peu éclipsés. Pourtant, ils sont loin d'être faibles, comme ses deux compagnes, Monique Joly et Lucie Saint-Cyr, qui l'épaulent bien, ou Carole Chatel, un peu plus pâle dans le personnage du Dr Demers, pas très élaboré d'ailleurs. Du côté des mâles, Jacques Galipeau fait un savoureux Jos, chargé de la maintenance de la maison; le Dr Bob Marier (ou Marien?) de Jean-Denis Leduc, petit ami de Margot avec qui il était sensé "aller faire du ski dans le Vermont" pendant les Fêtes de Noël, et Michel Daigle, en Détective Houle, pas Colombo pour deux sous.

La pièce de Mitchell nous apprend donc que tout peut être drôle au théâtre... ou presque.

## Le Bourgeois de Rosemont

Antonine Maillet est un écrivain vraiment prolifique. Ce petit bout de femme toujours souriante est d'une fécondité étonnante. Son exemple devrait être un stimulant pour plusieurs chez nous qui paraissent vite essoufflés ou qui s'endorment sur leurs lauriers après un premier effort. Tous les ans, Antonine Maillet nous apporte le fruit de son beau talent et de son labeur. Pour l'ouverture de sa 30ième saison, le Rideau Vert nous présente une nouvelle pièce de la Sagouine.

Négligeant, pour un temps, l'histoire de ses chers Acadiens, elle élargit son champ de vision et d'expérience et nous offre une oeuvre toute différente de celles d'hier. A l'instar de Molière dont elle s'est fortement inspirée, comme elle l'avoue elle-même, elle nous invite à nous moquer de son *Bourgeois Gentleman*. La folie des grandeurs chez les humains, c'est bien connu, est éternelle. Aussi, avec raison, Antonine Maillet a pensé transposer le parvenu ridicule *Bourgeois gentilhomme* de Molière, à notre époque, à Montréal, à Rosemont.

Je dis bien, transposer. En effet, ceux qui connaissent la pièce de Molière redécouvriront, dans *le Bourgeois Gentleman*, presque toutes les péripéties de l'intrigue de son homologue mais adaptées à nos moeurs et coutumes modernes. Ainsi notre millionnaire montréalais n'apprendra pas les subtilités du menuet ou de l'escrime mais à monter à cheval ou à jouer au golf, et à parler anglais, puisqu'il aspire à vivre à Westmount. Pour le reste l'*inspiration* est quasi parfaite, même le mamamouchi est transposé en séance de yoga, assez à la mode de nos jours.

Inspirée ou non, cette farce Molière-Maillet a eu l'heur de plaire à l'auditoire du Rideau Vert, fort en joie et qui a souligné avec amusement toutes les cocasseries folichonnes de notre parvenu qui se nomme précisément Monsieur Bourgeois, nom bien connu au pays.

Il faut dire que le texte d'Antonine Maillet, bourré d'allusions percutantes à la vie culturelle et politique locale, vite gobées par tous, a été bien servi par l'imagination inventive de Paul Buissonneau, un metteur en scène qui s'y entend à faire valoir au mieux la cocasserie des répliques et aussi les qualités même physiques des personnages. Ainsi, d'avoir confié l'interprétation du personnage principal au jovial, rondelet et plantureux Yvon Dufour ou encore d'avoir interverti les rôles en faisant du gros et gras Claude Gai, le maître d'éducation physique et, au contraire, comme professeur de langues, le grand six pieds, droit, raide et mince, Tom Rack, qui serait un magnifique bloqueur pour les Alouettes.

Une autre bonne trouvaille: Viola Léger dans le rôle de servante qui, après 15 ans de service, a pris l'habitude de dire franchement sa façon de penser et de juger à bon escient les manies ridicules de son patron. En fait, Viola Léger n'est plus simplement la monologuiste des joies et tristesses de la Sagouine, elle est devenue une vraie comédienne au jeu naturel, souple et varié. Avec son langage encore un peu acadien (qui n'est pas déplacé pour une servante vivant à Montréal), elle contribue à jeter dans l'intrigue un grain de son bon sens populaire, à la joie des spectateurs.

Bien dans la note aussi les autres personnages de la pièce: Claude Saint-Germain, le chauffeur en livrée de Monsieur Bourgeois, Suzanne Langlois, une Madame Bourgeois qui a les pieds à terre (mais qui est-ce qui lui a bâti ces espèces de chapeaux juchés sur le front?) et Terence LaBrosse, un bon "bloke" de Westmount, assez véreux sur les bords. Il me plaît de souligner la Lucille, ingénue délurée et très à l'aise, de Suzanne Léveillée.

Ce *Bourgeois Gentleman* ouvre donc en gaîté la 30ième saison du Rideau Vert.